

Désillusion

LAURE MELKI AKL

Désillusion

roman



© Tous droits de traduction, d'adaptation ou de reproduction sont réservés pour tous pays.

Éditions Dergham sarl,
www.dergham.com

ISBN: 9953-401-53-9

*A mon père
L'homme qui s'est contenté de peu
Mais a su être heureux.*

I

IL est si loin le petit garçon aux genoux égratignés qui courait les bois et sautait les rochers, rêvant de bonheur... Il est si loin l'enfant ingénu qui observait la course des nuages et qui croyait qu'il pourrait un jour les chevaucher pour attraper le soleil... Il est bien loin celui qui savait fermer les yeux pour laisser le silence lui raconter les secrets de l'univers, celui qui s'étonnait devant les festons dorés que laissaient les rayons du soleil couchant sur l'horizon brumeux... Il est bien loin...

Il est devenu aujourd'hui un homme amer, désabusé, enlisé sous le poids des objets qu'il a entassés au fil des ambitions et auxquels il s'est enchaîné comme pour s'empêcher de voler, pour interdire à son esprit de s'évader à nouveau sur les ailes des illusions trompeuses. La vie, croit-on, lui a souri. La vie, croyait-il, lui avait souri. Mais aujourd'hui il sait bien que la fortune dont il avait tant rêvé ne lui avait apporté en réalité que peu de bonheur. De toute manière, peut-on appeler les joies fugitives qu'il a goûtées « bonheur » ?

DÉSILLUSION

En 1965, ma famille débarqua dans ce magnifique village qui devint le mien. Nous étions six enfants : trois garçons et trois filles. Mon père, énorme bonhomme à la démarche lourde venait du sud avec un rêve : se faire une vie aisée dans cette région qui semblait sourire à tous ses habitants comme si elle leur portait bonheur. Ma mère, petite et trapue, avait un visage assez agréable qui disait bien son ignorance des choses de la vie. Tous deux étaient illettrés mais travailleurs. Ils ne refusaient aucune tâche, conscients qu'il fallait bien nourrir leur smala. Mon père pouvait retourner la terre d'un champ en un jour, construire un mur sans aucune assistance, aider dans les travaux d'un chantier. Mais il n'avait pas d'emploi fixe. Chaque matin, il attendait sur la place du village qu'un employeur daigne bien l'appeler. Si la chance lui souriait, on le faisait travailler pendant une ou deux semaines. Sinon, nous mangions des pommes de terre ou du riz jusqu'à nouvel ordre. Pour faire quelque argent supplémentaire, ma mère faisait le ménage chez des familles riches.

Nous avons trouvé une vieille maison abandonnée que nous habitions sans payer de loyer car elle était à moitié en ruines. Ses propriétaires réclamaient de temps en temps quelques services mais ce n'était rien. De toute façon, qui allait nous héberger tout à fait gratuitement ? Nous étions étrangers et démunis, on nous regardait avec méfiance. Le temps devait mettre à l'épreuve notre honnêteté, notre esprit de solidarité, notre serviabilité et puis les amitiés viendraient.

DÉSILLUSION

Les premiers compagnons de cette nouvelle vie furent des lézards et des caméléons qui nichaient dans les trous innombrables de notre logis. Nous aimions les attraper, les torturer puis les brûler en observant leurs tortillements frétillements. Ensuite, il y eut des poules et des coqs que nous élevions pour leurs œufs et leur chair. Notre plus grand plaisir consistait à les voir s'affoler quand on les poursuivait ; nous imitions alors leur démarche boiteuse et leurs caquètements assourdissants. Quand un coq nous servait de repas, nous n'avions aucune peine, aucun regret ; la satiété était tellement plus agréable qu'une volaille écervelée et si facilement remplaçable.

Les personnes simples n'ont pas besoin de démarches sophistiquées ni de protocole faussement poli pour se mettre en contact avec les autres. La voisine Angèle, femme au cœur d'or, elle aussi analphabète mais généreuse et sociable, vint, une semaine après notre arrivée, nous apporter une corbeille de figues et de raisins pour nous souhaiter la bienvenue. En ce temps-là, chaque famille, sans exception, avait un verger et un potager lui fournissant légumes et fruits, les plus délicieux qui soient. Les opuntias formaient des barrières naturelles entre les propriétés et donnaient des figues de Barbarie juteuses et plus douces que le miel. Ma mère occupée à balayer la terrasse vit d'abord des pieds menus s'approcher. Elle leva la tête et aperçut une figure pleine de taches de rousseur qui lui souriait. Les yeux verts, incroyablement pétillants

et malicieux la dévisageaient avec une expression amusée.

«Je suis Angèle, dit la voix fluette. J'habite la maison d'à côté. J'ai pensé vous inviter à un café. Moi aussi j'ai six enfants et beaucoup de travail mais il faut bien se reposer de temps en temps.

– Soyez la bienvenue ! Je suis si heureuse de vous recevoir ! Prenez place. Il fait frais ici. Le chêne nous donne une ombre bien douce. Comment prenez-vous le café ?

– Mais ma chère, je ne viens pas vous déranger.

– J'insiste.

– Alors je le prendrai sans sucre et je vous lirai ensuite la tasse.»

Ma mère alluma son vieux réchaud (on n'avait pas de cuisinière évidemment) et prépara le café sans que le flot de paroles ne cessât un seul instant. En une heure, Angèle avait raconté très brièvement les histoires de toutes les voisines : celle qui était stérile et qui se défoulait en faisant le grand ménage quotidiennement et avec acharnement, celle qui trompait son mari avec le plombier presque sous le nez du vieux mari avare, celle qui épiait sa belle-fille et son fils lorsqu'ils entraient se coucher, celle qui battait sa fille, jeune adolescente dévergondée... Bref, des femmes comme on en trouve partout ailleurs.

Une fois le bulletin du village terminé, Angèle prit la tasse d'un air sérieux, scruta pendant quelques secondes les arabesques fantaisistes que le marc

DÉSILLUSION

y avait laissées, soupira comme si elle détenait une responsabilité énorme et dit :

« Voyons un peu cette tasse !... Oh mon Dieu !

– Qu’y a-t-il ? S’inquiéta ma mère.

– Je ne veux pas t’effrayer mais il y a une vipère qui essaie de s’introduire dans ta maison. Prends garde ! Demande au curé de venir asperger la maison d’eau bénite.

– Demain, sans faute, j’irai à l’église.

– Oui, oui ma chère ! On ne plaisante pas avec ces histoires. Tiens, je vois trois poissons. Ils sont petits mais c’est mieux que rien.

– Des poissons ? Mon mari ne sait pas pêcher ! Dit ma mère naïvement.

– Oh ! Tu ne sais pas ce que symbolisent les poissons ? S’étonna Angèle. C’est de l’argent. Vous allez avoir de l’argent ou des cadeaux. Et ce sera pour très bientôt.

– Que Dieu exauce à l’instant ta prière !

– Là, je vois un homme qui vient de loin. Tu le vois ?

– Où ? Je ne vois que des lignes.

– Des lignes ? Bien sûr qu’il y a des lignes mais il s’agit de savoir ce que disent ces lignes. Ici par exemple, il y a une lueur d’espoir. Votre situation va s’améliorer.

– Tu penses ?

DÉSILLUSION

– C'est certain. Les tasses ne mentent pas. Fais un vœu et mets ton pouce au fond de la tasse.

– Comme Dieu le veut, dit ma mère en s'exécutant.

– Ton souhait sera réalisé dans deux «signes», ça peut être deux jours, deux semaines ou deux mois. A présent, je dois partir. La petite s'est peut-être réveillée et je dois préparer le repas...»

Toutefois la conversation dura encore un quart d'heure. Les deux femmes étaient debout, l'une s'apprêtait à partir, l'autre à continuer ses travaux suspendus, mais cette conversation d'adieu était traditionnelle. Il est rare qu'on dise au revoir et qu'on s'en aille immédiatement. Il faut traîner... peut-être pour montrer son attachement, la difficulté de quitter l'ami(e) et peut-être aussi parce qu'on n'avait rien de particulièrement urgent à achever. Ces travaux quotidiens finissent par faire de nous des robots. Les cancans permettent d'exprimer les désirs, les rancunes, les craintes. Les femmes de ces villages n'ont certainement pas besoin de psychothérapie.

II

J'ÉTAIS le deuxième garçon de la famille. Les deux filles étaient venues d'abord au grand dépit de mes parents qui auraient préféré des garçons «qui perpétuent le nom de la famille». Alors ma mère fit des vœux, alla visiter Saint Antoine, réputé pour donner une progéniture mâle. Le garçon arriva. On le nomma évidemment Antoine et on offrit douceurs, dragées et gâteaux pendant quarante jours. Quand je vins en ce monde, mon père vit que Dieu avait été juste avec lui. Il me donna le nom de Justin. J'eus encore un frère. Mes parents ignoraient les moyens de contraception et n'avaient ni télé ni radio. En hiver, ils se blottissaient l'un contre l'autre et se réchauffaient si bien que chaque dix-huit mois environ, ils faisaient un gosse. En dix ans de mariage, ils en firent six.

Ma sœur benjamine naquit à la Saint Joseph. Elle fut nommée Joséphine. Dieu l'avait dotée d'une beauté extraordinaire : elle avait la peau extrêmement blanche, les cheveux noir charbon et des yeux bleu nuit dont le charme était rehaussé par d'abondants longs cils noirs. Il était difficile de ne pas l'adorer.

DÉSILLUSION

Elle égayait par ses rires cristallins notre demeure et nous faisait sentir qu'on vivait un conte de fées où la gentille marraine viendrait un jour briser la platitude de notre quotidien.

Ma mère, épuisée par les accouchements successifs et les travaux qui lui incombaient, tomba malade. Accablée par les problèmes de santé et les soucis financiers qui en découlaient, notre famille cessa de grandir. C'est alors que mon père décida de quitter son cher village du sud dans l'espoir d'améliorer sa situation et d'offrir à ses enfants une vie plus ou moins décente. Ma petite sœur avait quatre ans, j'en avais huit.

Les meubles de notre maison se réduisaient à une table, une dizaine de chaises, deux vieux sofas qui agonisaient et des matelas qu'on rangeait pendant le jour dans un coin et qu'on étendait la nuit sur de vieux tapis usés pour y dormir. Quand ma mère allait faire le ménage chez les riches, elle venait nous décrire les belles armoires sculptées, les tables couvertes de magnifiques nappes brodées à la main et nous dormions, des rêves plein la tête. Parfois elle rapportait les restes d'un repas de fête qu'on lui laissait. On connaissait alors un avant-goût du paradis. On pouvait distinguer alors la différence entre manger et déguster, entre se nourrir et savourer. Quand elle ramenait les habits dont les dames chics s'étaient lassées, les filles exultaient. Elles caressaient les étoffes soyeuses, humaient le parfum qui y persistait et fermaient les yeux comme pour préserver, quelque part dans leur mémoire, ces moments uniques et délicieux.

DÉSILLUSION

L'automne arriva. Mon père avait travaillé dur pendant l'été pour nous inscrire à l'école paroissiale. Nous fîmes ainsi notre entrée officielle dans la société du village qui, jusque-là, ne nous avait pas totalement accueillis. Jusque-là, nous gambadions seuls ou avec les enfants d'Angèle, dans les bois, un peu comme des chèvres folles. Dorénavant, nous pourrions jouer aux billes ou au ballon sur la place de l'église. Comme nous n'étions pas farouches, nous entrâmes sans difficulté dans le cercle des jeux. Bientôt, je fus particulièrement apprécié au ballon chasseur. Mes coups rapides et violents faisaient toujours gagner mon équipe de sorte qu'on rechercha ma compagnie.

Il n'en fut pas de même pour mes sœurs. A l'école, elles n'arrivaient pas à suivre le niveau des autres. Leurs notes étaient terriblement basses et, plus les jours passaient, plus elles dégringolaient. A la fin de l'année, la supérieure convoqua ma mère pour lui conseiller de les mettre dans une école publique ou de leur apprendre un métier qui leur sera utile tel que la couture ou la broderie. On choisit finalement de les envoyer faire le ménage chez les notables du village. D'une part, elles apprendraient les bonnes manières au contact de la haute société; d'autre part, on ne paierait plus les scolarités qui étaient impossibles à régler: six enfants, c'est quelque chose! D'ailleurs, une fille a-t-elle besoin d'étudier? Ne doit-elle pas plutôt apprendre à cuisiner et tenir sa maison propre? Telle était la mentalité de mes parents. Telle était leur logique.

Pour ma part, je brillais dans l'étude de ma langue maternelle dont je m'épris passionnément. Ses

DÉSILLUSION

vers classiques souvent incompréhensibles me fascinaient, ses mots fougueux et expressifs me faisaient rêver d'héroïsme. J'aimais aussi l'histoire, les récits des guerres féroces, les déchirements impitoyables des hommes, leur animalité qu'ils avaient élevée au niveau de la bravoure, de l'honneur et de tous ces mots enivrants. Je travaillais les maths avec ardeur car j'étais instinctivement conscient de leur importance. Quant aux langues étrangères, elles me déroutaient totalement. Toutefois, je passais de classe honorablement, ce dont je fus fier.